

LA VÉRITABLE HISTOIRE



L'Église

Aubrée
CHAPY

et les femmes



Tempora

L'ÉGLISE ET LES FEMMES

La véritable Histoire

Dans la même collection :

L'Église et les Cathares, Pierre de Meuse, octobre 2008



© Avril 2009, ISBN : 978 2916 05343 1

ISSN : 1969-5349

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© **Groupe Artège**

Éditions Artège

10, rue Mercoeur - 75 011 Paris

9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prière et supplique devant un roi, un époux, un homme qui symbolise au contraire la toute puissance et l'autorité masculines.

Il ne s'agit pas là d'un cas unique dans l'Ancien Testament et Esther, comme Judith, figurent au rang des héros du peuple d'Israël. Cette dernière apparaît comme un modèle de fidélité à l'égard du Seigneur. Judith, véritable héroïne, symbolise le peuple d'Israël en exil, à la merci des forces ennemies, mais toujours aimé de Dieu. Comme à Esther, Dieu lui a affecté un rôle salvateur. Alors que sa ville de Béthulie est menacée par les Assyriens, la jeune femme séduit le général assyrien Holopherne et le tue dans son sommeil. Après lui avoir tranché la tête, elle l'accroche aux murailles de sa ville. Ce que voyant, les Assyriens prennent peur et renoncent à l'assaut. Béthulie est sauvée.

Là encore, Judith apparaît comme une préfiguration de la Vierge Marie et illustre la victoire de la femme contre l'homme, c'est-à-dire le bien triomphant du mal. Ajoutons enfin que Judith signifie « la juive » ou bien encore « la mère de la patrie » qui, bien que faible et veuve, a été choisie par Dieu pour sauver les Juifs et sa ville.

Des exemples à ne pas suivre : étrangère et traîtresse, l'exemple de Dalila

Au contraire, Dalila remporte une victoire sur Samson et symbolise la trahison, le mal, la séduction, à l'image d'Ève. En effet, elle est représentée comme la femme qui use de sa force de séduction pour trahir et tuer. Surtout, elle est le symbole de la femme étrangère tentatrice qui agit par soif d'argent pour le compte des Philistins. Le Livre des Juges rapporte l'histoire de

Samson, héros de la lutte des Israélites et des Philistins. Consacré à Dieu depuis sa jeunesse, il bénéficie d'une force miraculeuse qui provient de sa longue chevelure, jamais coupée en signe de consécration. Contre la volonté de ses parents, il épouse une Philistine, Dalila, qui l'a séduit par sa grande beauté. Cette dernière réussit à lui arracher le secret de sa force. Alors qu'il s'endort sur ses genoux, elle lui coupe les cheveux et le livre ensuite aux Philistins qui lui crèvent les yeux et le réduisent en esclavage. Cependant, lorsque sa chevelure repousse, Samson fait s'écrouler le temple du dieu Dagon sur ses ennemis.

REPÈRE

La Bible regorge de figures féminines, modèles de bonne conduite, exemples héroïques, danger pour les hommes.

LES FEMMES DE LA GENÈSE

Dans la Genèse, certaines femmes au caractère particulièrement fort apparaissent. Elles apportent des changements au déroulement normal des événements et se révèlent ainsi comme des instruments de Dieu.

SARA

Sara, épouse d'Abraham, stérile a encouragé son mari à avoir un enfant de leur esclave Agar. Il s'agit d'Ismaël. Cependant Sara enfante à 90 ans Isaac, de qui naîtra l'immense descendance promise par Dieu au patriarche Abraham. Elle met ainsi au monde le « fils de la promesse ». Sara est la figure de Marie, en ce qu'elle enfante « miraculeusement » un fils, Isaac qui est une figure du Christ.

REBECCA

Épouse d'Isaac auquel elle donne deux fils, Esäü et Jacob, elle joue un grand rôle pour que le second supplante son frère dans la bénédiction de leur père comme dans la destinée future de la nation choisie. Elle est à l'origine d'une descendance « aussi nombreuse que la poussière de la terre » dont les six fils de Léa, les deux fils de Rachel, les deux fils de Bilha, la servante de Rachel, et les deux fils de Zilpa, la servante de Léa donneront naissance aux douze tribus de Jacob, devenu Israël.

LES MAUVAISES REINES

Les étrangères apparaissent souvent dans la Bible comme des figures du Mal qui trompent les hommes et les encouragent à mal agir.

JÉZABEL

Cette reine, dont l'histoire est racontée dans le premier livre des Rois (1R21), fut l'épouse d'Achab, roi d'Israël de 874 à 853 avant J.-C. Elle était étrangère, fille du roi de Tyr et adoratrice de Baal. Elle incita son mari à faire mourir Naboth dont il convoitait la vigne. Surtout, elle introduisit en Israël des prophètes de Baal qui occupèrent le Mont Carmel et s'opposèrent aux prophètes Élie et Élisée.

Comme tous deux l'avaient prophétisé, elle mourut dévorée par les chiens, en laissant une fille Athalie dont la renommée n'est guère meilleure.

ATHALIE

Le deuxième livre des Chroniques nous raconte qu'elle a usurpé la royauté en Israël dont elle a fait périr tous les membres de la royauté de Juda, à l'exception d'un seul, Joas, qui lui a échappé et qui est proclamé roi à l'âge de sept ans dans le temple. Cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« augmenter le peuple élu », véritable malédiction divine, Joachim se voit refuser l'offrande qu'il apporte au Temple de Jérusalem pour la fête de la Dédicace. Il n'ose rentrer chez lui et part faire pénitence pendant quarante jours au désert. Mais un ange lui annonce que son offrande est montée jusqu'au trône de Dieu et que ses vœux seront bientôt exaucés : son épouse, Anne, aura une fille. L'ange réconforte également Anne qui pleure l'absence de son époux et lui ordonne de se rendre à Jérusalem, devant la Porte d'Or, pour l'y retrouver. C'est après ces retrouvailles que sera conçue Marie, mère de Jésus.

Marie est très tôt initiée par sa mère à la lecture et à la couture et vit au Temple de Jérusalem de l'âge de trois ans à celui de quinze, ne le quittant qu'au moment de son mariage avec Joseph.

ELISABETH

Cousine de Marie, elle reste longtemps stérile. L'ange Gabriel lui apparaît pour lui annoncer qu'elle mettra au monde un fils qu'elle nommera Jean qui « sera rempli d'Esprit Saint dès le sein de sa mère et marchera devant, sous le regard de Dieu ». L'épisode particulièrement connu est celui de la Visitation, lorsque Marie rend visite à sa cousine Élisabeth. En réponse à la salutation de sa cousine, Marie répond par une prière d'action de grâce, le Magnificat, dans lequel elle s'exclame : « Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit s'est rempli d'allégresse. »

1. Cité in G. DUBY et M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, tome 1, *L'Antiquité*, pages 546-547.

2. Cité in G. DUBY et M. PERROT, *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, tome 1, *L'Antiquité*, page 537.

Saint Paul, les Pères de l'Église et les femmes

Saint Paul et la femme : misogynie ou attitude respectueuse ?

Saint Paul est souvent apparu comme un homme sévère, dur et austère voire misogyne. Il convient donc d'étudier des pans entiers de ses écrits et non de simples extraits qui, hors de leur contexte, perdent de leur sens et souvent même en changent. Saint Paul se révèle alors sous un autre jour et nous nous efforcerons, sinon de lui rendre justice, du moins de déceler quelle fut sa position à l'égard des femmes.

Bien évidemment, nous devons garder à l'esprit les origines géographiques et culturelles des apôtres, de saint Paul, dit l'apôtre des Gentils, ou encore des Pères de l'Église. Ils sont tous issus de pays méditerranéens où les femmes sont considérées comme des êtres faibles et inférieurs à l'homme, par la force comme par l'intelligence et sont à l'évidence pétris par cette culture. Leur misogynie, si elle existe vraiment, n'est donc pas le fait de leur religion mais bien plus d'une culture ambiante dans laquelle ils baignent.

Hommes et femmes, tous de même nature, tous créatures de Dieu

Les lettres ou épîtres de saint Paul ainsi que les Actes des Apôtres fournissent de nombreux renseignements sur la condition de la femme dans les premiers siècles de notre ère

dans le bassin méditerranéenne. Le contexte est celui de la diffusion rapide du christianisme dans des régions de culture gréco-romaine où se mêlent des éléments de culture juive.

Commençons par un bref rappel sur l'œuvre missionnaire de saint Paul. Depuis sa conversion sur le chemin de Damas, Paul de Tarse a pour mission de convertir tout homme, quel qu'il soit pour être renouvelé dans le Christ. Il écrit ainsi que « quiconque est dans le Christ est une créature nouvelle » (2 Co 5, 17). Paul a mérité le titre d'apôtre des Gentils, c'est-à-dire des païens, parce que, le premier, il a délibérément cherché à convertir des non-juifs, pourtant considérés comme impurs. Il a ainsi fait preuve d'une grande ouverture d'esprit en allant enseigner les nations, propager la foi chrétienne, lors de ses trois voyages qui l'ont principalement mené en Asie Mineure, en Grèce et finalement à Rome où il a subi le martyre.

Surtout, lors de ses voyages et dans les nombreuses villes où il fait étape, Paul s'adresse à tous, hommes et femmes, comme Jésus avant lui. Ses enseignements concernent l'ensemble de l'humanité, sans distinction. Les femmes ont une part notable dans les conversions, comme à Philippiques où Paul prêche un jour de sabbat : « L'une d'elle nommée Lydie nous écoutait : c'était une marchande de pourpre de la ville de Thyatire, une craignant Dieu » (Ac 16, 13-15). Elle est touchée par la parole de Paul, baptisée avec sa famille et elle accueille les Apôtres dans sa maison. Cette femme semble indépendante, autonome et joue un rôle essentiel d'accueil, particulièrement important en ces temps d'itinérance pour ceux qui propagent la Bonne Nouvelle.

À Thessalonique, « bon nombre de femmes du premier rang se convertissent » (Ac 17, 4) ; ailleurs en Grèce, ce sont des Juifs, des païens et de nombreuses femmes, souvent de la bonne société, touchés par la foi des chrétiens.

Pour Paul, la conversion et le baptême engendrent une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

libres de disposer de leur fortune comme elles l'entendent. Autant dire que l'Église des premiers temps a bénéficié de leurs largesses et de leurs dons exceptionnels. Elles sont ainsi bienfaitrices d'une Église en formation; elles participent à la construction de sanctuaires, offrent des dons pour les plus pauvres de la communauté, etc.

Ainsi, Olympias, veuve vers 386 de Nébridius, préfet de la Ville, après vingt mois de mariage, est accusée de dilapider sa fortune par l'empereur Théodose qui fait pression sur elle pour qu'elle épouse l'un de ses parents. Olympias s'obstine dans son refus et ne cesse ses donations à l'Église de Constantinople, sous l'épiscopat de Nectaire puis de Jean Chrysostome. Elle donne ainsi 10000 livres d'or, 100000 d'argent et des propriétés partout en Asie Mineure, des immeubles et des maisons dans Constantinople et dans ses faubourgs, des thermes, etc.

De même, au V^e siècle, Mélanie et son jeune époux Pinien décident-ils de vivre dans la chasteté pour se consacrer à leur foi. Ils offrent l'immense fortune dont ils disposaient partout dans l'empire à l'Église, affranchissent leurs milliers d'esclaves et choisissent de s'installer à Jérusalem où ils entrent chacun dans un monastère.

Les femmes ont donc contribué pour beaucoup à la diffusion et à la propagation du christianisme. Elles ont été des apôtres à leur manière et ont pris part à l'œuvre de conversion, en premier lieu au sein de leurs propres familles où chrétiens et païens se mêlaient le plus souvent. Elles sont des témoins d'une foi et d'une religion qu'elles veillent à transmettre autour d'elles : parmi les plus célèbres, on notera Hélène et son fils l'empereur Constantin, Monique, son fils Augustin et son époux Patricius qui refuse de se convertir.

Elles ont souvent fait preuve en la matière d'une ténacité qui

leur est propre. À la fin de l'époque antique, la christianisation a bien progressé en Europe mais beaucoup reste à faire. La moitié de la population environ, selon les régions, reste à convertir. Ce sera chose faite au Moyen Âge, période d'intense spiritualité et de naissance de la chrétienté pendant laquelle apparaissent des figures de femmes exceptionnelles.

REPÈRE

FEMMES, PREMIÈRES CHRÉTIENNES

SAINTE BLANDINE (morte en 177)

Blandine fait partie des martyrs de Lyon parmi lesquels figure aussi Pothin. Leur histoire est connue par l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe* qui reproduit de larges extraits d'une lettre des Églises de Lyon et de Vienne à celles d'Orient. L'événement est par conséquent historiquement certain. À l'époque de la persécution des chrétiens ordonnée par l'empereur Marc-Aurèle en 177, l'esclave Blandine se conduit de manière héroïque lors de son martyre et ne cesse de répéter : « Je suis chrétienne et chez nous, il ne se fait rien de mal ».

Les bêtes sauvages par lesquelles elle doit être dévorée se couchent à ses pieds, elle est ensuite exposée au gril, roulée dans un filet de rétiaire et livrée à un taureau sauvage. Comme ces supplices semblent inutiles, elle est finalement égorgée après avoir fait preuve d'une ténacité et d'un courage qui font d'elle un témoin (sens étymologique du mot martyr) et un héros de la foi chrétienne.

PERPÉTUE ET FÉLICITÉ

(martyrs, mortes en 203)

Il s'agit de deux femmes africaines et chrétiennes, arrêtées à

Carthage lors d'une des nombreuses vagues de persécutions, en l'occurrence, celle de Septime Sévère.

Perpétue, arrêtée avec son fils de six mois, est la fille d'un riche citoyen, très hostile au christianisme. Elle est emprisonnée avec l'esclave Félicité qui est enceinte. Leurs autres compagnons de martyre sont des hommes.

Le père de Perpétue lui rend visite et tente en vain de la convaincre de renoncer à la foi chrétienne, pour la sauver du martyre. Il éprouve une grande colère devant la désobéissance de sa fille et l'abandonne au châtement qu'elle mérite, selon lui.

Elle est donc livrée aux bêtes et subit son martyre dans l'extase, sans s'apercevoir de ses souffrances.

Le récit de leur martyre est parvenu jusqu'à nous ainsi que celui des visions des deux femmes qui deviennent des hommes dans leur combat pour Dieu et pour la foi. Perpétue se voit conduite à l'amphithéâtre et opposée à un « Égyptien, à l'apparence terrifiante, avec ses aides. De leur côté, des jeunes gens beaux, mes aides et mes soutiens, viennent à moi ». Le combat est présidé par un homme d'une grandeur extraordinaire, dont la tête surplombe l'amphithéâtre, il a une bande de pourpre sur la poitrine et tient à la main un rameau vert avec des pommes d'or. Et il déclare : « Si elle triomphe, elle recevra ce rameau ». La lutte commence et Perpétue est soulevée par l'Égyptien mais elle lui saisit la tête et dit : « Je me reculai alors et je compris que ce n'était pas contre les bêtes mais contre le diable que je devais combattre ». Son martyre est donc une victoire sur Satan. Il est ainsi très fréquent que le martyre s'accompagne de phénomènes mystiques auxquels Blandine est elle aussi sujette : « elle fut remplie d'une force à épuiser et à user les bourreaux ».

SAINTE HÉLÈNE (vers 250-330)

Mère de l'empereur Constantin et épouse de Constance Chlore,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

également d'églises. Elles participent même à des assemblées ecclésiastiques dans lesquelles elles disposent des mêmes pouvoirs que les hommes. Autant d'éléments qui remettent en cause l'idée selon laquelle les femmes du Moyen Âge n'auraient disposé d'aucune liberté et d'aucun pouvoir tant sur le plan social que religieux.

Le rôle des abbesses

Les monastères féminins et les monastères doubles dirigés par une femme se multiplient. Il faut être entêtée et courageuse et avoir une immense foi à l'époque mérovingienne pour demander à entrer dans un couvent. Grégoire le Grand avait contribué à la fondation de monastères féminins partout en Europe mais ils étaient encore très peu répandus. Il fallut attendre, pour les voir se développer, saint Colomban, un moine irlandais, qui, à la fin du VI^e siècle, eut l'idée de fonder des monastères mixtes afin de permettre aux femmes de s'installer hors des villes en toute sécurité.

Il est particulièrement intéressant de noter qu'au sein des monastères mixtes, ce sont le plus souvent des abbesses qui régissent la communauté féminine et masculine. De plus, comme les rites irlandais de pénitence sont introduits sur le continent, les abbesses doivent entendre les moniales en confession trois fois par jour. Elles remplissent de ce fait des fonctions quasi sacerdotales en donnant la bénédiction aux autres religieuses. L'abbesse est en charge de l'administration du couvent, de l'application de la discipline et de l'assistance spirituelle et morale. Elles occupent par conséquent des places prééminentes au sein des monastères et plus largement au sein de l'Église.

Plusieurs catégories de femmes entrent au couvent; d'abord de jeunes vierges qui entendent consacrer leur vie entière à Dieu.

L'Église propose aussi aux veuves de mener une vie consacrée, à l'écart des violences de la société. La reine Radegonde, canonisée par la suite, entre quant à elle au couvent alors que son mari vient de tuer son frère. Cette princesse thuringienne avait été contrainte d'épouser Clotaire I^{er}, roi de Neustrie en 536. Lorsque Clotaire tue son beau-frère au cours d'un accès de violence dont il est coutumier. Radegonde est autorisée à le quitter et obtient de Médard, évêque de Noyon, qu'il lui donne l'habit religieux et la consacre chanoinesse. Elle fait par la suite construire des asiles pour les lépreux, des hôpitaux pour les pauvres et surtout l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers.

Les monastères représentent parfois un lieu de refuge pour des femmes de la noblesse, mariées et remariées de force, dans un souci de renforcement de liens entre familles ou d'affermissement du pouvoir sur un territoire. Elles sont en effet soumises à des stratégies familiales auxquelles elles sont étrangères et servent de pions sur un échiquier complexe au sein d'une société nobiliaire dont l'Église cherche à réguler les coutumes de vengeance et de violence.

Les femmes veillent à ce que les enfants reçoivent une bonne éducation religieuse. Elles en sont chargées puisque les monastères n'acceptent pas les enfants avant l'âge de six ou sept ans et puisque les filles restent le plus souvent auprès d'elles jusqu'à leur mariage, qui a lieu entre douze et quinze ans.

Dans un article, Pierre Riché écrit que « les moines du haut Moyen Âge se sont souvent méfiés des femmes. Ils devaient pourtant savoir que c'est grâce à leur mère que, pour la plupart, ils étaient devenus ce qu'ils étaient et que la sainteté a été souvent l'œuvre des femmes »⁶. En effet, dès l'époque mérovingienne, les femmes de la haute noblesse sont au moins

aussi cultivées que les hommes et elles participent ensuite au mouvement de renaissance intellectuelle insufflé par Charlemagne et ses conseillers durant la période carolingienne.

Dans les monastères, les moniales reçoivent une éducation poussée et les Règles prévoient qu'elles sachent lire, écrire et chanter. On voit ainsi dans la *Règle* de Waldebert de Luxeuil qui explique quelle éducation elles doivent recevoir : « Qu'elles prennent l'habitude de lire, afin d'apprendre dans leur jeune âge ce qu'elles devront faire plus tard ». Le monastère de Chelles, fondé par la reine anglosaxonne Bathilde, épouse du roi Clovis II, devient l'un de centres culturels de la Gaule.

Lorsqu'elles ne sont pas au couvent, les femmes se révèlent des éducatrices zélées et efficaces, particulièrement soucieuses de la sanctification de leurs enfants. C'est ainsi qu'Herchendra, mère de saint Didier de Cahors (+655), lui écrit dans sa seconde lettre : « Applique-toi autant que tu pourras au progrès de ton âme. Maintiens envers tous la charité ; garde par-dessus tout la chasteté ; sois prudent dans tes paroles et toutes tes actions. Et si par hasard tu succombes au mal, corrige-toi tout de suite. »⁷

De même, Dhuoda, la femme de Bernard de Septimanie, écrit son *Manuel* à l'intention de son fils Guillaume entre 841 et 843. Elle lui rappelle le respect qu'il doit à son père, au roi, aux évêques et aux prêtres, insiste sur la pratique de la chasteté. Elle souhaite en outre qu'il acquière les sept dons du Saint-Esprit et pratique les enseignements des Béatitudes. Elle lui demande aussi de prier pour toute sa famille et lui transmet une sorte de bréviaire pour laïcs qui constitue une aide pour ses prières journalières.

En conclusion, reprenons la substance d'un article de Laure Verdon qui parle du haut Moyen Âge comme du « temps de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femmes, quelles qu'elles soient.

Des arguments en faveur des femmes

Hildegarde de Bingen

Hildegarde de Bingen, abbesse du XII^e siècle, parle des femmes et de leur nature. Commentant la phrase de l'épître de saint Paul « Car, si la femme a été tirée de l'homme, l'homme de son côté naît de la femme, et tous deux viennent de Dieu », elle écrit dans le *Scivias* « ce qui veut dire : la femme a été faite pour l'homme et l'homme pour la femme ; puisque comme celle-ci vient de l'homme, de même l'homme vient d'elle afin qu'ils ne se séparent pas l'un de l'autre dans l'unité de leur descendance. » Ici homme et femme se trouvent placés devant une égalité naturelle puisqu'ils sont faits l'un pour l'autre et se complètent. Elle écrit ainsi dans un autre traité : « La femme est l'œuvre de l'homme et l'homme se révèle la consolation de la femme ; ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. »

Cependant Hildegarde est elle-même influencée par l'esprit et les croyances de son temps lorsqu'elle ajoute un peu plus loin, toujours dans son *Scivias* : « Les femmes ne doivent pas avoir accès au service de [l'] autel parce qu'elles sont un habitacle faible et fragile, et qu'elles ont été faites afin d'engendrer des fils et, quand elles les ont engendrés, pour les nourrir soigneusement. Mais la femme, ce n'est pas par elle-même qu'elle conçoit l'enfant mais de l'homme, pas plus que la terre n'est labourée par elle-même mais par le paysan. C'est pourquoi, comme la terre qui ne peut se labourer elle-même, la femme ne saurait être l'égale du prêtre dans l'office de la consécration du corps et du sang [du Christ]. » Hildegarde reconnaît la faiblesse naturelle de ses semblables ; surtout, de

tels propos révèlent une méconnaissance biologique et scientifique partagée par tous au Moyen Âge, comme nous l'avions remarqué précédemment. Au mystère du fonctionnement physiologique des femmes, on répond par leur infériorité. Les clercs y prennent part dans la mesure où ils constituent l'élite intellectuelle mais ne s'expriment pas à ce sujet au nom de l'Église mais bien plutôt au nom de la science.

Enfin, souvenons-nous de Burchard de Worms qui accusait les femmes d'être luxurieuses et avides de plaisir. Si l'on étudie des pénitentiels des XII^e-XIII^e siècles, on constate que la femme n'est plus considérée comme l'unique coupable de tous les maux, notamment au sein du couple. Au contraire, l'homme apparaît comme responsable d'un certain nombre de péchés auxquels il force la femme à se soumettre. Hildegarde, respectée de tous et notamment de saint Bernard, dont les propos eurent un retentissement certain en Europe écrit désormais au sujet de la femme : « D'elle-même, elle n'accueillerait pas le mâle. [...] Car chez elle, la concupiscence n'est pas aussi ardente et aussi forte que chez l'homme [...] ». Hildegarde renverse ainsi l'idée reçue selon laquelle la femme est de nature plus charnelle que l'homme. Elle va à l'encontre de la tradition et innove lorsqu'elle attribue aux femmes des qualités telles que la bienveillance, la miséricorde et la douceur, que les hommes possèdent selon elle à un bien moindre degré.

Des clercs favorables aux femmes

Terminons sur une dernière note positive qui prouve une fois de plus l'ambivalence des idées et des jugements à propos des femmes au Moyen Âge. Des hommes qui pensent que les femmes ont des droits et même des dons qui leur sont propres sont franciscains, dominicains, vivent au XII^e ou au XIII^e siècle.

Ils se nomment Lamprecht von Regensburg, Jean Tauler ou encore Guillaume d'Ockham qui écrit dans sa lettre au chapitre d'Assise : « On sait en vertu des règles canoniques qu'une question de foi est du ressort [...] des laïcs et de tous les chrétiens. D'où il s'ensuit qu'une question de foi relève pareillement des femmes catholiques et fidèles, à l'exemple de ces nombreuses saintes qui, pour défendre et confesser l'orthodoxie de leur foi, ont avec une parfaite constance enduré la mort et le martyre »⁶.

L'Église prend très rapidement à cœur de protéger les femmes et exalte la piété et la grandeur de certaines d'entre elles qui sont véritablement hissées sur un piédestal et citées en exemple.

On demeure dans la dualité mise en exergue par saint Augustin lorsqu'il écrit : « par la femme la mort, par la femme la vie », idée partagée par de très nombreux théologiens d'ailleurs.

Ainsi, très tôt, l'Église s'efforce de réguler les relations entre hommes et femmes, notamment au sein des couples et des familles. Le droit canon tente de faire en sorte que le consentement de la jeune fille, lors de son entrée en religion ou encore de son mariage, soit libre. Protéger les faibles, au nombre desquels on compte les femmes, se situe dans la droite ligne de l'Évangile. Aucun doute n'est permis quant au rôle de l'Église en matière de protection des femmes puisque c'est elle qui institue la protection de la veuve et de l'orphelin.

Au sein du mariage, la législation se renforce pour interdire le divorce et le remariage. Celui-ci fut même interdit par le concile de Paris de 829 lorsque la femme s'est rendue coupable d'adultère, ce qui a pour but de dissuader les hommes de répudier leurs épouses en prétextant de leur infidélité. L'Église est cependant parfois impuissante devant des comportements

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au début du XIII^e siècle apparaissent les Ordres Mendians, principalement les franciscains et les dominicains. Leur naissance s'accompagne de la fondation d'ordres féminins tels que les Clarisses et les Dominicaines qui ne se différencient que peu des ordres plus anciens comme les Bénédictines. Les religieuses doivent en effet respecter des règles tout aussi strictes et notamment celle de la clôture.

Les Ordres mendiants ont à cœur de s'installer en ville, en cette fin de Moyen Âge qui connaît une urbanisation rapide. Ils sont donc proches des populations, ce qui explique très certainement l'apparition dans leur sillage de groupements de laïcs des deux sexes, s'inspirant de la spiritualité franciscaine ou dominicaine. Ils sont désignés sous le nom de tiers ordre et très nombreuses sont les femmes qui s'y intègrent.

Dans le cadre du développement des mouvements pénitentiels, apparaissent également des mouvements de pénitents, tels que les Humiliés en Italie ou encore l'Ordre de la pénitence, qui fonctionnent sur le même modèle que les tiers ordres. Les filles célibataires ou les veuves demeurent le plus souvent dans la maison familiale où elles pratiquent une vie d'oraison et de pénitence et d'où elles ne sortent guère que pour des œuvres de charité comme l'assistance aux pauvres et aux lépreux.

Les recluses

Plus extrême est le choix des recluses qui se font enfermer sous scellés dans une minuscule cellule ou même parfois emmurer. Elles choisissent le plus souvent la proximité d'une église et mènent une vie consacrée à Dieu, à la fois au milieu du monde et totalement hors du monde.

Les qualités particulières des femmes saintes

La fin du Moyen Âge correspond à l'apparition de formes de spiritualité très nouvelles, essentiellement féminines. L'Église n'en est pas à l'origine et tente d'encadrer de tels élans qu'elle ne condamne que rarement.

Ces femmes sont les héritières d'une Hildegarde de Bingen (+1179), qui eut des visions dès l'âge de trois ans, entra au couvent à huit avant d'endosser l'habit bénédictin à quinze. Elle devient rapidement abbesse du monastère de Disibodenberg, dans la vallée du Rhin. Pendant longtemps, elle cache ses visions mais Dieu l'oblige à les révéler et elle les dicte à son secrétaire Volmar et obtient l'autorisation de publier ses œuvres en 1148. Celle qui fonda un monastère près de Bingen est l'auteur du *Scivias*, œuvre dogmatique, d'une abondante *Correspondance* destinée aux plus grands de son temps : les papes Anastase IV et Eugène III, saint Bernard ou encore l'empereur Frédéric Barberousse. Particulièrement savante, elle rédige aussi des œuvres médicales et compose de la musique vocale pour femmes. Virtuose de Dieu, personnalité hors du commun, dotée d'immenses vertus, elle est aussi l'exemple de la liberté dont pouvaient jouir les femmes. Son premier procès en canonisation (1233-1243) n'aboutit pas mais l'Église lui accorda tout de même le statut de bienheureuse en 1324.

Le mysticisme exacerbé

Ces femmes partent du postulat que la rencontre avec Dieu est possible sur terre et pas exclusivement au ciel. Elles affirment leur quête de Dieu et leur désir d'une relation individuelle avec Lui, ce qui n'existait pas auparavant. On a pu qualifier leur spiritualité de « mystique affective » ou de

« mystique spéculative », dans la mesure où elles font intervenir leurs sentiments et où elles développent de nouveaux gestes et pratiques spirituelles.

De nombreuses femmes connaissent ainsi des expériences mystiques hors du commun, des rencontres avec Dieu et ses Saints lors d'extases. Transcendant leur nature, elles mènent la plupart du temps une vie ascétique, multipliant les privations, se forçant à revivre à leur manière la Passion du Christ, telle une Jeanne-Marie de Maillé qui s'enfonce des épines dans le front le vendredi et porte en permanence un cilice qui lui ronge les reins. Catherine de Sienne sent pour sa part son cœur littéralement brûler d'amour pour Dieu. Leur vie ne tend donc que vers un but: l'*Imitatio Christi*, c'est-à-dire l'imitation du Christ, tout particulièrement dans ses souffrances les plus profondes. Et elles font preuve d'une imagination très développée pour s'infliger des supplices dignes de ceux de la Croix.

Pour ces femmes, les visions et les apparitions de divers saints et saintes appartiennent presque au quotidien. Surtout, elles vivent des expériences extatiques encore plus profondes qu'elles décrivent comme des unions mystiques avec Dieu. Elles sont ainsi frappées par un amour divin transcendant qu'elles dépeignent comme dépassant de beaucoup l'amour humain mais il n'en demeure pas moins semblable à une union amoureuse. André Vauchez dit à ce propos que « la personnalisation de leur expérience religieuse s'épanouit en une science de l'union à Dieu, dont la créature parvenait à contempler le mystère profond et à expérimenter la douceur infinie des consolations spirituelles, pour reprendre la terminologie employée dans les textes de l'époque. »³

Ces femmes ne sont généralement pas moniales et vivent dans le siècle, comme Catherine de Sienne qui refuse tout aussi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sexe. Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, est l'auteur de l'*Heptameron* mais aussi de nombreux ouvrages spirituels et de méditations chrétiennes inspirées des Écritures. Elle se montre peu optimiste sur l'existence et sur le sort des femmes et son ouvrage est peut-être le reflet de ce qu'elle ressent de la condition féminine. Ses écrits, s'ils ne nous permettent pas de savoir si elle eut vraiment des affinités avec les calvinistes et les luthériens, nous laissent entrevoir une femme à la vie spirituelle particulièrement profonde qui fut en lien avec de nombreux humanistes de son temps, tels que l'évêque de Meaux Guillaume Briçonnet ou encore Érasme. Ses lettres à Briçonnet regorgent de citations de la Bible, des Évangiles et des épîtres de saint Paul et témoignent d'une évidente culture. Autant de qualités qui font dire à Érasme, admiratif : « Il y a longtemps que je vous admire et que j'aime en vous tant de précieux dons de Dieu ».

Le cas de cette princesse est à l'évidence unique et on ne peut le généraliser de même qu'on ne peut déduire de son comportement quelle fut la réaction de ses semblables vis-à-vis de la Réforme. Mais voilà une femme qui se mêlait de religion, de culture, de lettres et qui affirma sa croyance en une égalité naturelle entre les deux sexes.

Réforme et contre-réforme: la catholique moderne

La femme et la Réforme

Chez les protestants, le mariage est revalorisé et devient la véritable vocation des êtres humains, à tel point que Luther le prône pour les clercs. Selon lui, la maternité et le mariage sont « l'état qui plaît à Dieu ». En conséquence de cela, le rôle et la nature des femmes se trouvent dans une certaine mesure valorisés. Cependant, il ne faudrait pas oublier que le même

Luther écrivait au même moment que le mariage est fait pour « narguer le diable et ses écailles, les faiseurs d’embarras, les princes et les évêques » et ajoutait sans vergogne: « Si ta femme refuse, prends ta servante ». Grâce à la Réforme, les femmes accèdent plus facilement aux Écritures qui sont traduites en langue vernaculaire et Luther demande que les filles reçoivent une éducation qui les rende capables de lire l’Évangile. Elles sont autorisées à lire la Bible et à prendre la parole pour la commenter.

Quelles femmes sont attirées par cette nouvelle religion ? Ce ne sont en fait ni des lettrées ni des paysannes mais bien plutôt des citadines qui travaillent déjà souvent et jouissent d’une relative liberté. Nathalie Zemon Davis écrit à ce propos : « Indépendantes dans la rue et au marché, les femmes s’aventurent maintenant dans le domaine de la théologie, jusque-là réservé aux hommes ».

Certes, chez les protestants, la femme a désormais accès aux Écritures et à la parole publique, mais elle n’en demeure pas moins dans une situation de subordination vis-à-vis des hommes.

Les changements consécutifs au concile de Trente

S’opposant aux protestants, le concile de Trente réaffirme la séparation entre clercs et laïcs: les prêtres restent les seuls à pouvoir administrer les sacrements et particulièrement à pouvoir célébrer la messe.

Le concile s’intéresse aux femmes à travers leurs deux états les plus fréquents : le mariage et la vie religieuse consacrée. À l’inverse des Protestants, le concile affirme que « l’état conjugal ne peut être placé au-dessus de l’état de virginité ou de célibat.

Au contraire, il est mieux et plus heureux de rester dans la virginité ou le célibat que d'entrer dans le mariage ». Toutefois, le concile de Trente légifère afin d'imposer un mariage public, avec publication de bans et en présence d'un prêtre.

Saint François de Sales est l'auteur d'un « Avis pour les gens mariés » et « De l'honnêteté du lit nuptial » contenus dans *l'Introduction à la Vie dévote*, livre qui conçoit le mariage de manière positive et connaît un grand succès.

C'est en revanche une femme, Mère Angélique Arnauld, dont nous aurons l'occasion de reparler, qui s'exprime avec une extrême sévérité à propos de ce sacrement. Elle écrit ainsi à l'un de ses neveux : « Vous direz que je blasphème contre ce vénérable sacrement auquel vous êtes si dévot : mais ne vous mettez pas en peine de ma conscience qui sait bien séparer le saint d'avec le profane, le précieux de l'abject, et qui enfin vous pardonne avec saint Paul ».

Les avis sont donc partagés à propos du mariage et au-delà, du rôle des femmes au sein de la société.

Pour les religieuses, le concile proclame le besoin de revenir aux règles originelles et de bien les respecter rigoureusement. La clôture redevient indispensable et l'on ne peut désormais plus concevoir que les religieuses aient une quelconque liberté de mouvement. C'est ainsi que les mouvements féminins laïcs de la fin du Moyen Âge disparaissent, déconsidérés, objets de défiance et peu à peu interdits. Les élites urbaines perdent de leur influence sur les fondations religieuses sur lesquelles s'impose véritablement l'Église.

Monique Cotret cite l'historienne E. Schulte van Kessel selon laquelle on assiste alors à une chute de la sainteté féminine, dans la mesure où « les monastères deviennent les seuls instituts de perfection »³. Cela n'empêche pas les femmes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le modèle de la religieuse enseignante a une influence telle sur la société que l'on attend des institutrices laïques une rigueur morale irréprochable qui implique le plus souvent le célibat pour qu'elles puissent se vouer entièrement à leur métier. Parmi les congrégations les plus impliquées dans l'éducation, on nommera les Ursulines, les Dames du Sacré-Cœur, les Dames de l'Assomption, les Dames bernardines. Les religieuses sont ainsi à l'origine de la scolarisation massive des filles qui a lieu entre 1840 et 1880. Cela contribue à expliquer le lien particulier qui existe entre les femmes et le catholicisme. L'Église catholique a une grande influence sur leur existence et surtout elle leur fournit des modèles de vie que la société laïque n'est pas en mesure de proposer. Les femmes ont ainsi la possibilité de se regrouper au sein de confréries, de congrégations ou bien simplement d'associations pour les laïques, heureuses de trouver des lieux de sociabilité où elles puissent en même temps accomplir des œuvres charitables. Dans le même ordre d'idées, les dames patronnesses, des femmes de notables, donnent de leur temps aux patronages qui se répandent partout en France.

Les conséquences de la III^e République

Cette influence des religieuses sur la société et particulièrement sur les femmes et les enfants décroît de manière notable à la suite des lois anticléricales de la III^e République. En effet, ces dernières interdisent les congrégations enseignantes qui disparaissent, les professeurs doivent désormais être des laïques. Ainsi la République retire l'école à l'Église et particulièrement aux religieuses qui surent trouver d'autres champs d'action.

Les ordres missionnaires

En effet, les missions se développent au XIX^e siècle en parallèle avec la colonisation. Des ordres missionnaires masculins et féminins voient le jour. Nous avons évoqué pour les siècles précédents Marie de l'Incarnation, cette Tourangelle partie convertir les indigènes du Canada; au XIX^e siècle, elles sont nombreuses à prendre la route des autres continents: Anne-Marie Javouhey part au Sénégal où elle combat l'esclavage, au nom du christianisme. Elle participe aussi à l'amélioration de la condition des Noirs en outre-mer et fonde la congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Elle promeut l'émancipation des Noirs à Mana, en Guyane où elle laisse à sa mort plus de trois cents sœurs. Évoquons encore Philippine Duchesne, de la congrégation du Sacré-Cœur, qui œuvre en Louisiane ou bien Françoise Perroton, active en Océanie.

Deux siècles après Marie de l'Incarnation, la France connaît un véritable engouement pour l'évangélisation dans le monde. Les dons affluent en faveur des missions. Cependant, les donateurs ne sont plus aussi aisés que dans le passé. Une Lyonnaise du nom de Pauline Jaricot résout le problème en proposant à tous de donner, un sou par semaine en faveur des missions du Tonkin. Elle s'assure ainsi de la générosité d'innombrables personnes. Elle est à l'origine de l'œuvre de la Propagation de la Foi qui fait paraître un bulletin missionnaire traduit dans les diverses langues provinciales et diffusé jusque dans les campagnes les plus reculées de France. Sarah Peters, une protestante convertie, fait venir à Cincinnati les Sœurs du Bon Pasteur d'Angers afin d'aider les filles perdues issues de l'immigration. Sarah Peters recourt aussi aux Petites Sœurs des Pauvres pour créer des asiles de vieillards dans le Nouveau Monde. Enfin, Justine Baubien, milliardaire d'origine russe,

fonde au début du XX^e siècle l'hôpital Sainte-Justine de Montréal dont ont la charge les Filles de la Sagesse, chassées de France par les lois anticléricales. Le Nouveau Monde, s'il n'est pas négligé n'est pas pour autant le théâtre principal des efforts des missionnaires.

On concentre de nombreux efforts sur l'Afrique intérieure particulièrement démunie. Les sœurs missionnaires organisent ainsi des stands dans des ventes comme celles du Bazar de la Charité à Paris qui connaissent un grand succès et permettent d'envoyer des fonds conséquents aux missions. Les religieuses apportent à la fois l'éducation, les médicaments, une aide financière pour le quotidien et bien sûr la foi. À l'évidence, elles ont joué un grand rôle auprès des populations des colonies et des différents continents. Dans les pays d'Islam comme l'Algérie, les Sœurs Blanches et les autres missionnaires ne cherchent pas à convertir mais à témoigner publiquement de leur foi par une vie qui a pour modèle celle du Christ. Elles sont institutrices, infirmières, directrices d'hôpitaux, professeurs d'université ou encore gardiennes de refuges où les femmes rejetées à cause de maternités illégitimes trouvent refuge. Elles servent d'exemples pour l'émancipation des femmes, qui n'est toujours pas acquise aujourd'hui dans ces régions.

Enfin, dans les pays asiatiques, le christianisme se répand par les femmes. En Chine, où l'infanticide des petites filles est très courant, les orphelinats de la Sainte-Enfance tenus par des religieuses recueillent de nombreuses fillettes qui y grandissent. Elles entrent par la suite en religion ou bien se marient et élèvent leurs enfants dans la foi chrétienne. Dès le XIX^e siècle, les sœurs font l'objet de critiques de la part du gouvernement chinois et cela s'aggrave encore sous le régime communiste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dénuée de signification et dénuée de tout symbole. Certaines religieuses quittent l'Église pour fonder des mouvements proches du paganisme rendant un culte à une Déesse Mère tandis que d'autres s'ordonnent prêtres, sans l'aval de Rome, cela s'entend.

Des branches du protestantisme acceptent les femmes pasteurs depuis quelques décennies tandis que l'Église anglicane a autorisé en 1992 l'ordination de femmes prêtres à laquelle l'Église catholique demeure fermement opposée, avec tout d'abord Paul VI dans son encyclique *Inter insigniores* en 1976, puis Jean-Paul II à deux reprises, dans *Mulieris dignitatem* en 1988 puis dans *Ordinatio sacerdotalis* en 1994. L'Église s'appuie sur la Tradition ainsi que sur le fait que le Christ ait choisi comme évêque, Pierre, et non pas une femme et comme apôtres, douze hommes.

Le deuxième problème porte sur la position de l'Église à propos des méthodes modernes de contraception et de régulation des naissances dont l'apparition a été l'occasion pour de nombreux chrétiens de réfléchir au sens du mariage. Cela a permis de remettre au centre du mariage la réalité et l'importance de l'amour humain et de mener une réflexion plus approfondie sur la théologie du mariage. Comme Pie XI dans l'encyclique *Casti Conubii* de 1930, Paul VI affirme dans *Humanae Vitae* l'opposition de l'Église à l'utilisation de moyens contraceptifs. En revanche, il insiste sur l'importance d'une régulation naturelle des naissances fondée sur l'observation des cycles et de la fécondité de la femme, ce que Jean-Paul II appelle une paternité et une maternité responsables.

La profondeur de la réflexion des papes

Dans l'esprit de beaucoup, y compris de certains chrétiens, l'Église reste profondément conservatrice, refusant le progrès scientifique tout autant que les changements de mentalités de la société et ne comprenant en aucun cas les problèmes des femmes. Cette position est apparue comme une interdiction morale, un message disciplinaire alors qu'en fait elle s'accompagne de réflexions profondes sur la maternité.

Si la position de certains papes comme Pie XI peut sembler à beaucoup difficilement compréhensible, nous devons dire qu'en quelques décennies, l'Église a pris en compte la condition et la vocation des femmes, comme sans doute elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle ne reste pas campée sur des positions mais évolue tout en restant fidèle à des idées fondamentales telles que l'accueil et le respect de la vie.

On se doit d'évoquer le rôle majeur du pape Jean-Paul II qui a réfléchi aux questions de l'amour humain, du couple et de l'identité des femmes alors même qu'il n'était que simple prêtre puis évêque de Cracovie. Dans son ouvrage, *Amour et responsabilité*, il développe une éthique sexuelle fondée sur une pensée de la vie conjugale interpersonnelle. Puis, devenu pape, il multiplie les conférences dédiées à la compréhension du sens chrétien du corps. Enfin, il publie *Mulieris dignitatem* en 1988 où il montre la grandeur, la dignité de la femme et de la féminité. Il rappelle l'importance de Marie, Theotokos, c'est-à-dire mère de Dieu, qui est engagée la première dans le « service messianique du Christ ». Il étudie l'ensemble des femmes de l'entourage de Jésus, rappelant qu'elles ont été nombreuses, que jamais Jésus ne les a méprisées et qu'elles ont été les témoins irremplaçables des « merveilles de Dieu ». Il s'attache à démontrer l'importance de leur position dans les Évangiles et le rôle tout particulier qu'elles y tiennent.

Pour montrer l'immense respect qu'il a pour les femmes,

Jean-Paul II poursuit l'œuvre de son prédécesseur. Paul VI avait fait accéder deux femmes, Thérèse d'Avila et Catherine de Sienne, au rang de Docteurs de l'Église. En 1997, Jean-Paul II choisit pour sa part Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face et canonise Édith Stein. Enfin, en 1999, il ajoute aux trois saints patrons de l'Europe, trois femmes, trois saintes qui sont Édith Stein, Catherine de Sienne et Brigitte de Suède.

Le pape Benoît XVI, se plaçant dans la continuité de Jean-Paul II, a affirmé à plusieurs reprises l'importance du rôle des femmes au sein de l'Église à l'occasion de multiples allocutions.

Depuis le début de son pontificat, il a reconnu la nécessité de leur conférer de nouveaux espaces dans le gouvernement de l'Église. Benoît XVI élabore une réflexion moins anthropologique et plus ecclésiale des femmes que son prédécesseur. Les responsabilités exercées par ces dernières au sein de l'Église lui tiennent particulièrement à cœur comme il l'a confié au clergé romain et réaffirmé quelques mois plus tard à la télévision allemande : « Il est nécessaire d'ouvrir aux femmes de nouveaux espaces et de nouveaux rôles à l'intérieur de l'Église », « nous devons chercher leur juste place dans l'Église ».

De tels propos ne remettent pas en cause le fait que la « foi comme la constitution du collège des Apôtres par Jésus ne permettent pas de conférer l'ordination aux femmes ». En revanche, le pape rappelle que, bien qu'exclues du sacerdoce, elles ont de tout temps participé de manière « importante et profonde au gouvernement de l'Église ». Lors de l'audience générale du 14 février 2008, il a même qualifié de « responsabilité de haut niveau » le rôle tenu par les femmes, à l'époque de Jésus et dans l'Église primitive. Afin d'étayer de telles affirmations, il cite de nombreux exemples tirés des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saint Pierre et les femmes

Le regard des Pères de l'Église sur les femmes et leur condition

Les Pères de l'Église et les figures de femmes

Les écrits des Pères à destination des femmes

Le rôle des femmes dans l'Église des premiers temps du christianisme

Les femmes martyres

Les diaconesses et les veuves

L'influence des femmes au sein de l'Église : de l'évergétisme à la charité chrétienne

REPÈRE

L'Église et les femmes aux époques mérovingienne et carolingienne

Le regard de l'Église sur les femmes au haut Moyen Âge

La législation ecclésiastique sur les femmes : quelle place pour elles dans le sacerdoce ?

L'Église et le mariage

Quel est le regard de l'Église sur ces femmes ?

Le rôle des femmes au sein de l'Église

Le rôle des laïques

Le rôle des abbesses

REPÈRE

Le regard des clercs sur les femmes à travers le Moyen Âge

L'héritage des Grecs et des Latins

L'héritage scientifique et aristotélicien

L'héritage juridique et patristique

Que reproche-t-on aux femmes ?

Le pénitentiel de Burchard de Worms

Le Décret de Gratien

*Réflexions de saints Thomas et Bonaventure ainsi que de
Duns Scot sur la femme*

Des arguments en faveur des femmes

Hildegarde de Bingen

Des clercs favorables aux femmes

Trois références immuables : Marie, Ève et Marie- Madeleine

Le visage de la perfection en la personne de la Vierge
Marie

La figure de la femme et la figure d'Ève

Les femmes à l'image de Marie-Madeleine

REPÈRE

Les femmes saintes ou sorcières ? Femmes et Église au Bas Moyen Âge

Quelles sont les particularités de cette sainteté féminine de
la fin du Moyen Âge ?

*Les Ordres mendiants, les tiers ordres et les confréries de
pénitents*

Les recluses

Les qualités particulières des femmes saintes

Le mysticisme exacerbé

*Les femmes et la parole : les femmes au secours de
l'Église et les prophéties*

Les femmes, des sorcières ?

REPÈRE

Femmes chrétiennes au temps de la Renaissance et de la Réforme

La femme à l'époque moderne

Vers une société et des clercs moins misogynes ?

La littérature féministe à la Renaissance
Réforme et Contre-Réforme : la catholique moderne
La femme et la Réforme
Les changements consécutifs au concile de Trente
De nouvelles formes de spiritualité issues de rencontres
entre hommes et femmes
Sainte Thérèse d'Avila et le Carmel
François de Sales et Jeanne de Chantal : les Visitandines
Saint Vincent de Paul et les sœurs de la Charité
Ces Dames de Port-Royal
REPÈRE

Église et femmes au XIX^e siècle

Les effets de la Révolution Française
La féminisation du Catholicisme
La floraison des congrégations
Les conséquences de la III^e République
Les ordres missionnaires
La dévotion mariale
REPÈRE

Église et femmes aux XX^e et XXI^e siècle

L'émancipation des femmes
Les violences faites aux femmes
L'Église et la revendication féministe
Revendications du siècle
Ordination des femmes et contraception
La profondeur de la réflexion des papes
REPÈRE

Conclusion

Bibliographie

Imprimé en Union européenne

Dépôt légal : mars 2009

Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon
015/2009